



Jeanny Lorgeoux, Maire, Conseiller Général
Le Conseil Municipal vous invite à rencontrer

dominique
SIGAUD

écrivain

lecture par
**anne
HOUDY**

Les Ambassades



Centre
Régional
du
Livre
et de la lecture

REGION CENTRE

Ecrire
Pour
Contre

2000



MEDIA THEQUE
Romorantin - LaRoche

Médiathèque Municipale Romorantin
vendredi 24 mars 2000 / 18h30



Dominique Sigaud

Dominique Sigaud est née en 1959 à Paris, elle est titulaire d'une licence de Lettres modernes et d'une maîtrise de Droit international. Elle a été journaliste indépendante de 1984 à 1996, sur ces sujets : le monde arabe et l'Afrique, le Liban, l'Algérie, le Rwanda, le Soudan... Elle a publié dans le *Nouvel Observateur*, *La Vie*, *Télérama*, en Belgique et en Suisse.

Dominique Sigaud s'est choisi des racines au sud et a longtemps vécu en Provence. Après ses études et quelques petits boulots, elle tient une chronique à *Libération* sous le pseudonyme d'Adèle Lemonde, puis elle parcourt l'Algérie, la Tunisie, Israël ou le Liban et fait publier ses reportages dans différents journaux. Trop indépendante, elle ne souhaite pas intégrer une rédaction, ayant trop l'envie du voyage personnel, de suivre son itinéraire, son destin.

Bibliographie

La fracture algérienne, 1991, Calmann-Lévy

L'hypothèse du désert, 1996, Gallimard

Prix Gironde du premier roman

Prix Alain Fournier

Prix Emmanuel Roblès

La vie, là-bas, comme le cours de l'oued, 1997,

Gallimard

Blue Moon, 1998, Gallimard

La Part belle, 1999, Gallimard (Frontières)

Disponibles à la Médiathèque

L'HYPOTHÈSE DU DÉSERT

Gallimard, 1996

La brûlure du sable

Une dune, un corps. Une découverte qui bouleverse. Une recherche pour tromper la solitude. Et la magie des mots de Dominique Sigaud.

C'est un livre qui ne se laissera jamais oublier, un livre de sable, dont on retrouvera longtemps après quelques grains d'une douceur infinie au fond d'une poche, dans la doublure d'un vêtement, ou égrenés et rugueux dans les plis des draps. Un livre d'amour, de vie, de mort, de guerre. Un roman qui renouvelle tout ce que l'on dit si souvent sur la vie, l'amour, la mort et la guerre. Et le sable, et le désert. C'est le texte qui prime, la vision, la pensée, les images, c'est le style qui façonne le récit, qui fait surgir l'histoire. Il y a un corps étendu derrière les dunes, celui d'un homme, à un endroit improbable où personne ne passe. Il sourit. Il y a des traces de larmes sur son visage. Il est mort. Il y a eu une guerre mais elle est finie, et le cadavre est celui d'un soldat, un soldat étranger au désert et à ce pays. Par hasard - on ne dira pas par chance -, un homme va le trouver. Un homme ordinaire, un homme simple. Il n'ira pas plus loin. Il rencontre en lui-même la peur, celle qui ne quitte jamais

vraiment les hommes, celle dont personne ne parle. De retour au village, il raconte, encore sous le choc. Il ne sait pas quoi faire. Il faut l'enterrer, bien sûr, y retourner, bien sûr. (...)

Martine Silber
in *Le Monde des livres*, 20.09.1996

LA PART BELLE

Gallimard, 1999 (Frontières)

Une vie avec errements
Les voyages trompe-la-vie, trompe-la-mort de
Dominique Sigaud

Si la collection s'appelle « Frontières » c'est parce que les livres qu'on y publie se situent entre les rives de l'adolescence qui s'éloignent et celles de la maturité qui approche. *La Part Belle* de Dominique Sigaud y a trouvé une place évidente. Mais ce texte est à la frontière aussi de la vie et de la mort. On le sait d'emblée. Parce que c'est ainsi qu'à l'adolescence arrive l'envie d'en finir, de se coucher, de ne pas aller plus loin, de s'arrêter trop tôt. A la frontière encore de la mémoire, celle que l'on écrit pour mieux l'effacer. Celle que l'on traque et que l'on trace pour retrouver celui ou celle qu'on a été et qui nous a permis de devenir ce que l'on est. Dominique Sigaud dépeint ses voyages qui l'ont éloignée de Paris, de sa famille, de ce qu'elle refusait, voyages volontaires et têtus, dans les endroits les plus éprouvants du monde, là où l'on se bat, là où l'on tue. Correspondante de guerre, correspondante du réel, journaliste par accident comme on se casse une jambe, prête à fuir toutes les rédactions où

elle se sent trop mal à l'aise, trop mal vue, trop mal aimée, elle s'est envoyée elle-même au milieu des guerres et des conflits, pour échapper, pour être ailleurs que là où on l'attend, que là où personne ne l'attend vraiment. Elle part sans rien dire, ne donne pas de nouvelles, ne prévient pas quand elle revient. Une vie faite d'allers-retours. Elle est là, ou elle n'est plus là. Elle a l'air forte comme ça, son sac sur l'épaule, les yeux bien ouverts, sans montrer la peur que lui donne un enfant soldat, un « enfant de vingt ans » armé et prêt à tirer. Mais au fil des brefs chapitres qui suivent, on la sent vaciller depuis cette force naissante qui la fait bifurquer à dix-sept ans d'une vie trop tracée (...)

Martine Silber
Le monde en poche, 12. 99

La Part Belle / *extrait*

Vivre tarde. Tout sans cesse oscille - allers et retours, voyages, désir et peur. Quelque chose tarde à venir, les années passent - de la vie on dirait m'échappe. Sentiment de n'y avoir encore posé qu'un seul pied, jamais les deux, sauf en voyage. Compter commence à me faire peur. Espoir, découragement : bientôt vingt ans d'oscillation, c'est beaucoup. Il a bien fallu pourtant les vivre, mettre bout à bout les jours - et je les ai vécus. Il ne s'agit parfois que de cela.

Un matin vient. Qu'en faire ? Puis le suivant. Qu'en faire ? Le vivre malgré tout, même si parfois ça ne suffit pas. Où chercher alors ce qui manque ? Vingt ans passés à me poser la question - à tâtons sur le bloc de marbre - et la fatigue parfois, mauvaise conseillère : je n'y arriverai pas. Et pourtant.

Les âges sont venus les uns après les autres, et la vie, comme un goutte-à-goutte. Chaque goutte compte, il y en eut de plus gorgées que d'autres, de quoi tenir plusieurs jours d'affilée, mais chaque jour il y en eut - et parfois de belles.

Ce furent les voyages, reportages à l'étranger, ma seule façon de partir, jamais de vacances, de quoi tenir pourtant jusqu'au

départ suivant. Soleil flamboyant d'Alger, Beyrouth ou Kigali, nuits africaines, rizières là-bas, ou nuit près du fleuve, autant de gouttes repues, à pleines mains, et retour à l'enfance, celle qui sait sans l'apprendre : c'est beau dehors, ça vit, c'est le monde. Et tout pays l'est, si différent et éloigné soit-il. Qu'importe la destination, mes semblables y vivent.

Villageoise du Bangladesh, jeune Algérien désœuvré ou Palestinienne dans son camp détruit - partout il s'agit de vivre, parfois pourtant dans l'incroyable dureté, enfermés dans des guerres décrétées par d'autres, la famine, la violence ou l'harassante misère. À les rencontrer, ces semblables, s'atténua peu à peu le sentiment de ma propre douleur - la remet au moins à sa place. Je sais ce que certains endurent ; j'ai vu malgré tout leur désir acharné de vivre. À leur manière, ils me l'ont transmis.

J'ai vu beaucoup d'entre eux faire tout ce qui était en leur pouvoir pour ne pas mourir. Vivre deux mois caché dans un plafond, manger des racines, porter leurs enfants à bout de bras sur des kilomètres. Ils m'ont appris la ténacité qu'il faut pour résister en attendant le jour prochain - et qu'on doit savoir attendre. Un jour, les bombes cessent, la pluie revient sur les récoltes, les dictatures tombent ; il faut avoir su persévérer jusque-là. Pour soi et les siens. La raison est de ce côté-là.

Peut-être m'ont-ils appris la patience, et que le pire n'est jamais sûr, ni le meilleur - seule la vie, à l'origine de ce que nous sommes.

Mais où ? (...)

Heureusement il y eut des livres. À Paris, ils étaient là. Je leur dois aussi de vivre ; à certains d'entre eux.

Souvent, je les ai trouvés par hasard, il fut parfois heureux. J'ai le souvenir net, exact, d'avoir un jour quitté ma mansarde en plein chagrin, persuadée de ne savoir pas vivre et voulant à tout prix un livre - je ne savais pas lequel, mais il me le fallait pour tenir -, et d'être allée tout droit sans m'arrêter jusqu'au dernier rayon d'une librairie de Saint-Germain-des-Prés où j'en ai saisi un au hasard, c'est bien celui-là pourtant que je voulais.

J'ai oublié son titre, mais pas que ce jour-là, revenue chez moi aussi vite que j'en étais partie et le lisant sans attendre, quelque chose aussitôt s'apaisa.

La voix de l'écrivain était droite, sa parole consolatrice, sans passer pour autant sous silence ni l'âpreté ni la violence. Les mots eux-mêmes tenaient très haut la vie, visible et comme à nu, sans taire ses folies. De ce livre-là et d'autres, me furent enseignés un peu de courage et, sans doute, l'idée de la durée qu'il faut pour vivre, une secrète persévérance.

Au fil des pages et des mots, leur langue m'a secrètement portée, comme ces visions particulières du monde que chacune de leurs voix me faisait entendre. Une autre voix que la mienne, j'en avais besoin. Et souvent juste, j'ai eu de la chance, souvent courageuse, traversée par la colère et cet amour singulier d'écrivains dignes de ce nom pour ce qui les entoure. J'y ai puisé de quoi me consoler parfois et continuer.

Journaliste
défroquée,
Dominique
Sigaud
bâtit une
oeuvre
littéraire
originale,

entre romans vrais et fictions
documentaires. Avec *Blue moon*, un
livre au titre de romance cool,
elle poursuit son étude du réel par
les enfers et s'attaque aux
couloirs de la mort américains.

Dans le sud des Etats Unis, un Noir condamné puis exécuté pour le viol et le meurtre d'une Blanche : de l'argument quelque peu convenu, on retiendra la justesse du regard (notamment dans les pages mettant en scène l'agresseur et sa victime), la méticulosité documentaire et surtout la langue, ce style compassionnel, précis et âpre - trois traits qui immédiatement signent les livres de Dominique Sigaud. *Blue moon* est son quatrième ouvrage, le troisième d'une étrange trilogie que l'on pourrait dire, suivant l'auteur, consacrée à « la mort, à la violence que les hommes infligent aux hommes ». Romans vrais ou fictions documentaires, reportages en NRF ou journalisme poétique, l'oeuvre qu'élabore Dominique Sigaud se situe à la croisée de ces chemins, au coeur d'une entreprise littéraire rigoureuse, tendue par le désir impérieux de capter le réel dans toute sa violence, sans jamais céder pour autant à son urgence - cette paresse des auteurs trop pressés d'en finir.

Plus la situation trouvée est éruptive (la guerre du Golfe pour *L'Hypothèse du désert*, la guerre algérienne pour *La Vie, là-bas, comme le cours de l'oued*, la peine de mort pour *Blue moon*), plus il s'agit, une fois sur place, d'en ralentir le cours par l'écriture, la disséquant de minutieuse manière. La littérature n'est jamais urgente, c'est pourquoi elle est si nécessaire ; c'est là toute la différence entre ceux qui, ambulanciers

littéraires, croient devoir témoigner pour les autres et ceux qui, fût-ce au bout du monde, fût-ce sur un volcan, savent qu'ils tissent au plus intime.

L'anecdote à l'origine de *Blue moon*, par exemple, est assez révélatrice de cette démarche: « *Un jour, j'ai reçu le calendrier d'Amnesty International. Il y avait un petit encadré indiquant les questions que l'on pose aux Etats-Unis aux condamnés à mort le jour de leur exécution : « Comment ça va aujourd'hui? Qu'est-ce que tu veux manger? »... des questions aussi anodines à quelqu'un que l'on s'apprête à tuer, j'ai trouvé ça fou, et j'ai commencé à réfléchir sur les couloirs de la mort, j'ai commencé à écrire. Puis je me suis rendu compte que je ne pouvais pas continuer sans aller sur place, sans rencontrer des gens pour savoir comment ça se passe. Je suis donc allée rencontrer des juges, des condamnés, au Texas, et puis comme je n'avais pas suffisamment de matériel, j'ai trouvé à Chicago un homme qui avait été gracié après avoir attendu dix-huit ans son exécution et je suis allée l'interviewer... » (...) Avant de se consacrer à la littérature Dominique Sigaud a été journaliste. Une journaliste de surcroît suffisamment atypique pour rester indépendante et se consacrer essentiellement aux régions - Inde, Afrique, pays arabes - ravagées par les guerres et la violence.*

Lorsqu'on sait la précarité des conditions infligées aux pigistes dans la presse, on mesure ce qu'il faut d'étrange résolution pour s'accrocher à ce statut, principalement depuis cet antimonde qu'est le tiers-monde. C'est pourtant dès 1984, à 26 ans, que Dominique Sigaud décide de partir, tout comme elle décide, avec la même sûreté, de *ne pas* intégrer de rédaction (là où la quasi-totalité de ses collègues cherchent précisément le contraire). Partir ? « ...être séparé enfin ; elle regarde par la fenêtre défiler les banlieues, pavillons en brique rouge et cités HLM, zones industrielles ; elle n'en fait plus partie, savoure de savoir qu'elle ne les verra plus et, déjà, qu'elle les retrouvera tels quels à son retour comme des objets familiers, aimés et laids, dont la vie s'entoure », écrira-t-elle des années plus tard, dans *La Vie, là-bas*, comme le cours de l'oued, récit mettant en scène une journaliste dans l'Algérie déchirée. Et, plus loin : « toutes les nuits alors se confondent dans la nuit d'Alger et les nuits de ses anciens voyages - terra incognita -, par terre sur le sol caillouteux d'une case africaine ou dans des hôtels étrangers aux draps gris, criblés de chaleur sur des terrasses ou rompues de fatigue dans les aéroports ; autour d'elle, la ville devient la somme des villes étrangères ; au réveil elle ne se souvient plus de rien, incapable de dire de la journée à venir c'est ma vie, juste en vie peut-être ; ici plus que

nulle part ailleurs. » Partir. (...) « En France, dit Dominique Sigaud, j'étais coincée, je me sentais oppressée. Socialement, d'abord, je n'arrivais pas à trouver ma place. » C'est donc de l'enfer qu'elle choisit de regarder le monde sirupeux de ces années-là, et ce n'est pas le plus mauvais point d'observation. De l'enfer également qu'elle apprend à écrire. « Le journalisme a été pour moi une excellente formation. Pour la collecte de la documentation, bien sûr mais aussi parce que l'aspect littéraire était toujours présent dans mes articles ; j'étais toujours en train de me poser des questions sur l'écriture ; comment faire entendre à quelqu'un qui n'y est jamais allé, la parole d'une femme du Bangladesh, par exemple. Pour moi, l'écriture, le style devaient être porteurs de quelque chose. C'est là aussi que j'ai compris l'importance que l'écrit pouvait avoir. Je me souviens d'avoir rencontré dans un camp du Sud Soudan une petite réfugiée de sept ans qui, quand on l'interrogeait sur ce qu'elle voulait faire plus tard, disait qu'elle voulait aller à l'école pour apprendre à lire et à écrire. C'était le plus important pour elle, et il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre tout ce que ça pouvait représenter de promesses d'autonomie, le simple fait de savoir lire et écrire. »

Parallèlement à son travail de journaliste, Dominique Sigaud lit des écrivains qu'elle dit

« formateurs ». Coetzee, les deux Morrison (Toni et Jim), Cormac McCarthy, des écrivains « droits » : « *J'ai du mal à expliquer ce que ça veut dire. Disons que je pressens, au bout de quelques pages de lecture, quelque chose de l'intention de l'auteur ; c'est ça qui fait que je vais continuer le livre ou pas. Ça a à voir avec sa position vis-à-vis de l'écriture, vis-à-vis du livre qu'il est en train d'écrire. L'auteur accepte d'être, si je puis dire « au milieu », explosé. Il n'est pas là pour parler de n'importe quoi, il fait un vrai travail avec l'écriture, il prend son style au sérieux. Ce sont aussi des gens ancrés dans le réel.* »

Réel : le mot est lâché. Ce réel dont l'absence, quasi structurelle dans la littérature française depuis l'après-guerre, culmine précisément cette décennie-là, qui voit disparaître l'Histoire dans les poubelles de la simulation médiatico-militaire. En 1996, cinq ans après son premier ouvrage consacré à l'Algérie (*La France algérienne*, son seul livre de « journaliste » classique), elle publie *L'hypothèse du désert*. Un premier roman qui se penche sur l'événement historique qui à lui seul résume le problème : la guerre du Golfe, cette guerre aux allures de jeu vidéo sponsorisée par CNN. Sigaud imagine la rencontre de deux groupes issus des deux camps - une famille américaine moyenne, une famille de paysans irakiens - autour de cette incongruité : un cadavre oublié

dans le désert. Quoi de plus réel, effectivement, qu'un cadavre ? Encouragé par le succès de la métaphore (*L'Hypothèse* remportera trois prix littéraires), Sigaud se penche donc sur les couloirs de la mort américains et, en pleine recherche de documentation, alors qu'elle fait le voyage de Houston à Chicago pour interviewer un ancien condamné à mort, l'évidence lui apparaît qu'elle n'en a pas fini avec l'Algérie. Abandonnant en cours de route le projet de *Blue moon*, elle rentre à Paris et repart illico pour Alger, pour un voyage au pays de la peur dont elle fera son plus beau livre, le plus original : *La vie, là-bas, comme le cours de l'oued*.

La vie, là-bas respecte les canons du travail journalistique (interviews d'avocats, de militants des droits de l'homme, etc.) tout en s'interrogeant sur les motivations de celle qui interroge, un peu à la manière de ce que Denis Robert fait de son côté sur la corruption en France. Le récit peut aussi bien être lu comme un roman, et l'on se rend compte à le relire aujourd'hui à quel point la limpidité littéraire éclaire une situation que des milliers d'articles n'ont fait dans la presse que rendre plus confuse. Tout y est : des exactions islamistes aux bavures policières, des réseaux mafieux aux manipulations gouvernementales en passant par la torture dans les prisons algériennes, le désir de vivre de la population et la corruption

des dirigeants, la peur et la manipulation constante. Peu de livres atteignent un tel pouvoir d'évocation et si celui-ci y parvient, c'est précisément parce que tout y est décrit sur un plan humain, quotidien. On pense à Danilo Kis, l'ironie en moins, la franche colère en plus. *Blue moon* renoue avec ce souci du quotidien, de la précision réaliste qui, dans la géographie littéraire française actuelle, situerait Dominique Sigaud à égale distance, mettons, d'un Michel Houellebecq et d'un Olivier Rolin. Du premier, avec la plupart de ceux de sa génération, elle partagerait le goût de l'exactitude ; du second, celui des antipodes. Pour autant, elle refuse aussi bien le nihilisme totalitaire de l'un que le lyrisme narcissique de l'autre. « *Oui, dit-elle, notre génération a vécu des années en spectateurs mal à l'aise, et je trouve plutôt bien ce qui se passe en ce moment, cette nécessité d'interroger le réel. Par contre, je me sens assez peu d'affinités avec les écrivains de ma génération pour qui le monde s'arrête à la terrasse de leur café ou à leur supermarché. J'ai été portée par des auteurs qui parlent de choses tellement plus amples...* ».

Marc Weitzmann
in *Les Inrockuptibles*, 02.09.1998

La vie, là-bas,
comme le cours de l'oued /
extrait

Ce matin-là, ils ont pris la direction de l'ouest, vers les plages ; ils ont traversé plus haut le quartier des ambassades, forteresses aux murs épais récemment rehaussés de quelques mètres et fil de fer barbelé courant le long de l'enceinte ; jeeps militaires en faction

... mais toujours l'air doux par les fenêtres ouvertes et des pins parasols le long des avenues en pente, l'aveuglante lumière traversée d'été et partout autour d'elle cette odeur de pinèdes et de vacances entêtante, comme entre ombre et lumière, deux moitiés d'un même visage s'ignorant : sans cesse ici, chats alanguis au soleil et barrières de sécurité, déchirures comme des tripes à l'air et douceur de vivre. Face et pile, pile et face ;

elle n'écoute qu'à moitié H. lui raconter ses amis chauffeurs de taxi devenus à soixante ans de farouches militants du parti islamiste parce qu'ils ont cru trouver des hommes propres pour les guider. C'est le mot qu'il emploie, « propreté » ; elle l'a entendu souvent déjà ; et comment ils en sont partis l'un après l'autre avec le sentiment d'avoir été trompés, trahis - une fois encore ; mais plus loin sur l'autoroute, il lui montre trois cyclistes s'entraînant ardemment sur le bas-côté, vélo

de course entre les mains et maillot professionnel au corps. « Regardez, dit-il, les médias étrangers disent que le pays est à feu et à sang mais vous voyez bien, tout le monde s'entraîne. » Elle se tourne vers lui en riant, ne répond rien.

Ils ont quitté la voie rapide, emprunté de petites routes en direction du bord de mer et on aurait dit des vacances dans le Sud, pieds nus dans les chaussures de toile. Elle respire par la fenêtre ces odeurs d'autrefois et la tête lui tourne un peu, grise d'avoir cru un instant à la paix - pays trompe l'oeil - mais une première série de chicanes en travers de la route les oblige à ralentir. H. parle par la vitre baissée au jeune militaire en faction, mitraillette au poing, et il leur fait signe de continuer. Ils croisent, en sens inverse, les premières voitures gris métallisé et carrosserie luisante de la nomenclature, vitres teintées et gardes du corps à l'arrière. Ils approchent du pouvoir : le Club des Pins, résidence de vacances pour fils de ministres, colonels et grands argentiers, transformée en casemate de luxe et camp retranché, villas antiterroristes sur bord de mer. Et à nouveau des chicanes. Fourgons de police. Jeeps militaires.

Des hommes en uniforme prennent son passeport - simple mesure de sécurité. L'un

d'eux lui montre, plus loin, un vaste bâtiment façon palais des congrès. Elle traverse les lauriers en fleur et l'herbe embaumée de chaleur - envie de faire demi-tour et trouver une plage - mais un autre homme l'attend talkie-walkie en main devant le bâtiment : hall démesuré et stucs arabes, clarté et mosaïques. Il la conduit vers les étages, une enfilade de triste moquette et portes à l'identique, chambres transformées en bureaux : sécurité renforcée pour les serviteurs de l'État. (...)

Le chauffeur la dépose devant la maison à étage ; à peine arrivée au jardin, elle éprouve un sentiment de paix. À l'ombre du vieil olivier, une table est dressée pour le déjeuner ; elle se rappelle comme elle aime la douceur de vivre capable de surgir ici à la moindre aubaine, le moindre répit. On l'embrasse. Mais dans la cuisine, un peu plus tard, la radio annonce l'explosion d'une voiture piégée dans la banlieue proche : huit tués, quatre vingt-deux blessés. Elle s'arrête dans la pièce, elle avait oublié. Douceur et mort. Elle est de retour à Alger.

Autour d'elle, personne ne fait le moindre commentaire ; à table, plus tard, elle s'en étonne. Il n'y a rien à dire, répond K., pas de quoi arrêter de vivre ; en août, il y a eu trente-cinq morts par jour environ et jusqu'à six attentats à la bombe en septembre,

certaines nuits. Ils n'y peuvent rien, seulement le savoir, quand ils y parviennent ; les journaux ne mentionnent pas le quart de ces violences et, de toute façon, ils ne croient plus leurs bilans officiels ; seul le bouche-à-oreille leur apprend encore parfois ce qui s'est réellement passé. Un jeune homme ajoute que la vente du nitrate d'ammonium qui sert à fabriquer les bombes n'est réglementée que depuis trois semaines ; il faut désormais une autorisation officielle pour s'en procurer. Ils rient, Ubu trône, royal, au milieu des décombres ; puis il raconte comment il modifie ses trajets en ville en évitant les commissariats et autres immeubles officiels, pour ne pas risquer de se trouver sur le passage d'une voiture piégée ; alors elle pense à un pays où chacun redessinerait sa propre géographie, impasses et territoires interdits, zones de danger ; il ajoute on est menacé tous les jours ; se reprend, le soir aussi ; quand on est jeunes et en voiture, on est suspects d'avance, fouillés les mains sur le capot, emmenés au poste pour des contrôles d'identité, relâchés après minuit quand les rues sont désertes, après le couvre-feu ; ils font exprès. Il suffit qu'il voie un barrage pour commencer à se reprocher quelque chose ; quelques mètres avant d'arriver à hauteur des policiers, il mesure déjà ses paroles, change d'attitude. Autour de lui, les autres jeunes gens rient, acquiescent ;

eux aussi. On se méfie surtout des jeunes flics, dit-il, ils ont la trouille, ceux qui ne portent pas le même uniforme qu'eux sont des ennemis en puissance - dans son quartier, un homme a été tué à bout portant par un jeune policier parce qu'il avait ouvert trop lentement son coffre à un barrage et s'était retourné avec un objet à la main : sa pochette de papiers et non pas un revolver. Un autre est mort quelques nuits plus tard devant un commissariat gardé par une jeune sentinelle parce qu'il n'avait pas entendu tout de suite l'ordre de s'arrêter. Un autre raconte alors comment son cousin, ancien militant du FIS, est successivement devenu trafiquant notoire puis policier ; Ubu toujours, caracolant en tête : islamiste par conviction, élu en 1990 dans une mairie conquise par le FIS, il a fini par se convaincre que les responsables intégristes étaient plus motivés par leurs intérêts politiques que par une vraie réforme de la société et a décidé de tout laisser tomber pour se consacrer à l'argent ; il s'est mis à vouloir en faire le plus possible ; c'est devenu la seule chose qui comptait pour lui, alors il est devenu trafiquant, un vrai trabendiste, et quand on est trabendiste dans ce pays, on noue facilement des relations avec des douaniers ou des flics ; c'est comme ça qu'il est entré dans la police, ça lui a évité de faire son service militaire.

Elle regarde le sourire sur les lèvres du jeune homme qui vient de parler ; les autres rient autour de lui. Tout se vaut, rien ne vaut ; peut être rient-ils de voir l'absurde l'emporter, mi-grotesque mi-tragique, renvoyant l'existence au rang de bouffonnerie. Farid, lui, vient de finir son service : dix mois plus six à cause de la « situation ». Certains de ses amis y sont morts ; depuis il est au chômage comme ses sept frères et soeurs. J'ai tout essayé, dit-il, y compris de rejoindre son frère gérant d'un restaurant en Espagne, mais il n'a jamais pu obtenir de visa. Seule sa soeur aînée travaille : dentiste en province. Il la voit parfois : « elle met un foulard pour traverser la frontière - il se reprend - quand elle arrive en ville, à Alger. Puis il se tait, les regarde.

« Dans la rue, j'ai vu un gendarme et un militaire se faire tuer par cinq jeunes qui portaient des jeans et des boucles d'oreille. Trois balles dans la nuque. Je n'y comprends plus rien. »

Blue Moon / *extrait*

Je passais toujours devant le Blue Moon pour rentrer chez moi, à pied au milieu de la nuit avec en poche les quelques dollars que je venais de gagner ou de perdre dans l'arrière-salle de Frick et une odeur de cigarette sur les doigts ; mon heure préférée. Je regardais les filles entrer et sortir de la boîte en ballet incessant de figures riant dans l'obscurité, outrageuses et maquillées au bras de flambeurs noirs comme la nuit, le cheveu ras et chaîne dorée au cou, ma tête prenait feu ; leurs éclats de gorge fusaient dans le ciel avec des cris de cormorans plongeurs sur la grève de Corpus Christi et leurs corps d'impératrices en satin noir, seins tendus sous des chemises trop étroites, ondoyaient sur la chaussée nue ; tout était là maintenant coulé dans le bronze et plaisir en fusion - la vie flambe par les deux bouts comme je l'ai toujours su, rien ne reste ; on aurait pu me croire ivre mais je ne l'étais pas, juste en feu, et quand je repartais plus tard sans me presser sur West Alabama Road, streamer au milieu de l'avenue déserte, c'était Manhattan dans ma tête au volant d'un coupé Bentley bleu, fenêtres ouvertes sur les façades argentées de la gloire au sommet -tout réussit-et Chesterfield en main, brûlante, comme un vieux chien bâtard plus aiguisé qu'un loup.

Autour rien n'existait, bientôt ce serait la belle, la vraie, le saut de l'ange avant l'hiver : pas un coup d'oeil derrière et adieu Houston Texas, ville d'esclaves et Sud poissard : un aller simple, destination New York. New-York-New-York, appartement sur Brooklyn Bridge et mon nom sur la porte en verre : « Aaron T. Robbins Private Investigation » ; c'était mon rêve en dur et ce rêve-là me réveillait presque chaque nuit (...)

Je l'ai découverte un peu plus tard par hasard.

Elle dansait sur la piste.

J'ai plus pu en détacher mes yeux.

Sur le moment, j'ai pas réalisé qu'elle avait la peau blanche, si blanche qu'en fait je ne voyais qu'elle ; de là où j'étais, je n'apercevais que la pente arrondie de ses joues et le blond très blond de ses cheveux dans le cou noir de l'homme contre qui elle dansait, j'ai remarqué seulement après sa robe bleue qui brillait avec la jupe qui tournait à chacun de ses mouvements, courte et évasée, comme si une étoile bleue s'était mise à tourner partout démesurée dans la salle et dans ma poitrine un mur a craqué fendu en deux d'un seul coup de hache ou la porte ouverte en grand après l'hiver, regarde dehors même les bêtes savent, le gel est fini ; on aurait dit que le mur en craquant laissait passer des soleils si

fort que j'ai dû fermer les yeux et m'appuyer contre le poteau qui me l'avait cachée au début(...)

J'ai attendu d'avoir fini ma bière et j'ai interrogé le barman :

- Depuis quand les blondes viennent là ? mais il a pas bougé.

- Qu'est-ce que ça peut faire ? il a dit.

- Simple question.

Il m'a dévisagé :

- Laisse tomber.

Mais j'ai rapproché mon tabouret.

- Haute protection, il a ajouté.

Alors je l'ai regardé droit dans les yeux et j'ai demandé :

- C'est une pute ?

Il a eu un mauvais sourire. J'ai évité d'imaginer ce qu'il venait de penser mais cette fois c'est lui qui s'est rapproché par-dessus le zinc jusqu'à me toucher :

- Ça se voit, non ?

J'aurais préféré qu'il me dise que c'en était une.

J'ai attendu qu'il revienne et je lui ai demandé comment elle s'appelait.

- On veut pas d'histoires, il a répondu.

- Je posais la question, c'est tout.

- Emma elle s'appelle, et après ? Tout le monde ici sait à quoi s'en tenir. Haute protection, je te dis. (...)

J'ai regardé les types autour de moi, tous noirs. Je les ai regardés la regarder avec la même question dans les doigts et sur la queue. C'est comment ?

Dans nos tripes affamées la même chose flambait sans doute, ses mains sur le cou et sa peau partout sur soi, rose à force d'être blanche, comme une peau d'enfant ; New York avait plus besoin d'exister, cette fille-là dans Blue Moon scintillant sans faire exprès avec ses bras ronds juste assez et les escarpins bleus qui dansaient dans l'air très légers contre Broadway, ça faisait pas un pli - « Approchez Messieurs Dames Approchez ! » -, c'était elle le tour de piste, un vrai tour de piste à elle seule et j'ai imaginé que c'était pareil pour les autres; on était des dizaines dans la boîte - tous fils d'esclaves - à rêver chaque nuit ou presque de se tirer, à la voir l'envie passait pour quelques minutes seulement, elle passait et j'ai continué à l'observer. (...)

Lundi 19 mai 1997
Ellis Unit 1, Huntsville, Texas

Aaron Robbins est entré le premier dans la salle, Franklin a libéré ses poignets sans rien dire et l'a laissé seul ; il est allé reprendre sa faction devant la porte en attendant l'avocat.

L'épaisse lumière de mi-journée dessine à travers les carreaux de verre dépoli l'ombre entrecroisée du grillage de protection sur le sol. Resté seul un moment debout sans bouger ni rien voir au milieu de la pièce, Aaron Robbins est allé s'asseoir à la table scellée au mur, les pieds suffisamment écartés pour que la chaîne qui les entrave évite de peser sur ses chevilles et il a attendu.

Trevor Harrison est arrivé avec un quart d'heure de retard et s'est assis face à lui en évitant de le regarder. Il a ouvert sa sacoche et n'en a rien sorti, s'est seulement raclé la gorge comme s'il allait parler mais n'a rien dit. (...)

Les deux hommes sont seuls dans la pièce, tout les sépare.

L'avocat nie avoir voulu être là. C'est ainsi parfois, si violent, si difficile ; le corps lui-même voudrait partir en premier, conscient du désastre à venir, mais est-ce que partir suffit ? Trevor Harrison avocat d'affaires a

choisi de défendre cet homme, c'est le seul dossier pénal qu'il défendra mais il l'a voulu, ses associés ont dit vas-y, même non rémunéré c'est bon pour la réputation du cabinet ; il a peu hésité avant de dire oui à Emma Baxter quand elle a téléphoné du Houston Committee for Civil Rights and Life en disant il faut sauver cet homme, l'idée ne l'a plus quitté, sauver un homme et être sauvé de tout, voilà ce qu'il veut, cette vie contre la sienne, quelque chose au-dedans de lui appelle au secours, c'est la première fois peut-être alors il s'avance vers Aaron Robbins, il voudrait s'asseoir près de lui et lui dire qui il est, mais Aaron Robbins redemande :

- Pourquoi cette grâce me serait-elle accordée ?

Pourquoi les yeux d'Aaron Robbins posés sur les siens se contentent-ils de les traverser ?

- Nous prouverons que vous avez changé, répond l'avocat.

Aaron Robbins rit.

- Qu'en savez-vous ? dit-il.

Rien, il n'en sait rien.

- Je sais quel homme vous êtes devenu, répond-il. Cet homme doit vivre.

- Et le précédent ?

Tout se jouera là, il le sait.

- Je suis contre les exécutions capitales, répond-il hâtivement.

Il sait prononcer la phrase comme il faut; dans les dîners en ville, il n'oublie jamais de souligner le coût exorbitant des exécutions pour les contribuables, mais Aaron Robbins se contente de sourire une nouvelle fois.

- J'ai violé et assassiné Emma Wild.

« Elle était blanche, ajoute-t-il.

- Vous ne le referiez pas, répond brusquement l'avocat.

- Il a pourtant fallu que je le fasse autrefois.

- Vous aviez des circonstances atténuantes.

- Qu'importe, vous le savez. De qui demandez-vous la grâce ? de celui qui a tué ?

Il le regarde.

- Je ne peux pas.

- Alors ne la demandez pas.

Trevor Harrison se tourne, il voulait défendre la vie d'un homme ; une fois au moins dans sa vie se porter jusque-là.



Anne Houdy

née à Tours, le 23 février 1959
comédienne, écrivain

Bibliographie

- *La petite entomologiste*, Pièce poétique (à paraître). Création : Théâtre Paris Villette février 2000
- *Le milieu du silence*, Le bruit des autres, décembre 1998
- *Le ruban*, Le bruit des autres, décembre 1994. Mise en espace de Daniel Soulier sur des musiques de Pierre Cholet au Théâtre de La Main d'or, février 95
- *Deux cents grammes de mots ordinaires*, Le bruit des autres, décembre 1992. Création radiophonique dans l'émission "Poussières d'étoiles" à Radio France en 1991 avec au piano Nathalie Fortin. Création en juin 96 à la (Métaphore) Centre Dramatique National de Lille. Reprise à la médiathèque d'Orléans en octobre 97.
- Poèmes dans la revue *Encres Vagabondes* ; 9, décembre 96
- *Le petit navire*. Théâtre. Inédit.

Formation

- 1997 Conservatoire National d'art dramatique du Québec.
- 1985 Conservatoire National d'art dramatique de Paris. (Elève étrangère)

Théâtre en tant que comédienne

- *La petite entomologiste* Spectacle écrit et joué par Anne Houdy. Création Théâtre Paris Villette février 2000
- 1997 *La terre est à nous* d'après deux nouvelles d'Annie Saumont. M.e.s. Patrick Simon. (Orléans).
- 1995 *La veuve et le grillon* de Daniel Soulier. (Madame de Sévigné). M.e.s. Daniel Soulier. Cie Clin d'oeil. Orléans.
- 1993 *Lewis Carrol et Alice* d'après Lewis Carroll. M.e.s. Daniel Soulier. Théâtre National de Chaillot.
- 1991 *Bernard est mort* de Daniel Soulier. M.e.s. Didier Patard. Péniche opéra. Théâtre du Jamisy.
- 1991 *Deux cents grammes de mots ordinaires*. Spectacle écrit et joué par Anne Houdy. Théâtre de la Métaphore, C.D.N de Lille en 1996. Reprise à Orléans 1997.
- 1989 *Les tourments d'une passion* d'après la

- correspondance de Julie de Lespinasse. M.e.s. Philippe Lenael. Printemps des Arts. (Nantes)
- 1988 *Plaisirs d'amour*. M.e.s. Serge Noyelle. Théâtre à Chatillon. Reprise au Festival international du geste. (Victoria, Espagne) 1987.
- 1996 *Le rossignol de l'empereur de Chine*. M.e.s. Yves Leguillochet. Théâtre du Lucernaire.
- 1984 *Il pleut à boire debout*. Créé et joué par Anne Houdy avec la collaboration de Robert Lepage. Quinzaine internationale du théâtre de Québec.
- 1983 *La mégère de Shakespeare*. M.s.e Jean Marie Lemieux. Théâtre du Bois de Coulonge. (Québec).

Radio télévision

- 1992 *Tout va bien dans le service* de Christine Miller. Réalisation de Charlotte Silvera. France 2.
- 1990 *L'école du vol* de Pauline Macia. (Yolande). Réalisation de Gérard Espinasse. T.F.1
- 1984 *Les décrocheurs*. Téléfilm pour Radio-Canada. (Québec). Réalisation de Pierre Powers.
- 1982 *Pierre Theilhard de Chardin*. Treize

émissions sur Radio-Canada. (Québec).
Réalisation de Monique Grenier.
(Enregistrement d'un Compact disque)

- 1982 *Le second pouvoir*. Radio-Canada.
(Québec). Réalisation de Michel Gariépy.

Divers

- 1993 Atelier théâtral autour de *L'histoire sans fin* de Michel Ende. Réalisé avec les élèves du collège d'Antony.
- 1996 *Thibaut le jongleur*. Atelier en lycées et collèges. Spectacle musical réalisé avec l'ensemble de musique ancienne La Maurache.
- 1994 Direction d'un atelier avec le théâtre Gobelune. Atelier de Théâtre musical.
- 1994 Direction d'un atelier à la Maison du geste et de l'image. M.G.I. En collaboration avec le Théâtre National de Chaillot. Spectacle au centre Georges Pompidou.

Les Ambassades

Qu'est-ce que les Ambassades ?

Une fois par an, en région Centre (Cher, Eure-et-Loir, Indre, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret), le Centre Régional du Livre propose à toutes les structures concernées plus ou moins directement par le livre, d'accueillir un écrivain. Ainsi chaque année, depuis bientôt huit ans, quand les dernières rigueurs de l'hiver s'éloignent, des bibliothèques, des librairies, des lycées, mais aussi des théâtres, des cafés, des prisons, des hôpitaux et des associations reçoivent un écrivain ; pour le plaisir de la rencontre, du partage et des mots. Suivant les lieux, on assiste à des lectures (parfois à de véritables mises en espace), à des débats, plus rarement à des conférences ; la convivialité, l'écoute, l'échange, la découverte sont au rendez-vous.

Pourquoi les Ambassades ?

Pour le CRL, plusieurs soucis constituent les lignes de force de ces rencontres littéraires :
Le premier souci est de soutenir une création littéraire de qualité qui reste trop méconnue, trop écartée des circuits commerciaux et d'en favoriser la diffusion. Cette création, marginale en termes économiques, revitalise pourtant la

littérature contemporaine et constitue notre patrimoine littéraire à venir.

Le deuxième souci important est de « professionnaliser les professionnels » en leur donnant les outils pour se confronter à cette littérature qu'ils méconnaissent et qu'ils ont trop tendance à délaissier. Les sensibiliser, les former, les aider à accueillir un écrivain, à animer une rencontre, tel est le rôle du CRL.

Les Ambassades 2000

Ecrire. Pour ? Contre ?

Le thème

Les Ambassades reprennent donc à leur compte, quelques décennies plus tard, la question de Jean-Paul Sartre : *Que peut la littérature ?* Si l'on en croit certains, la littérature française contemporaine se situerait irrémédiablement après le temps des engagements. Tout juste s'il n'est pas ajouté - afin d'enfoncer définitivement le clou et de clore le débat - qu'il s'agit de toutes les façons d'un combat dépassé et d'arrière-garde... Aussi, partant de ce constat dont la validité nous paraît pouvoir être remise en cause, du moins en question, *Les Ambassades* ont décidé de sonder cette question à travers la littérature francophone contemporaine.

CRL Centre
BP 122
41106 Vendôme

Depuis 1993
La Médiathèque a
déjà reçu

Des écrivains

Marieke Aucante	Jacques Serena
Benoît Auffret	Françoise Simonet
Pierre Autin-Grenier	Michel Valmary
S. Baron Supervielle	Sylvaine Zaborowsky
Xavier Bazot	
Jean-Noël Blanc	
Jacques Borel	
Thierry Bouchard	
H. Bouchardeau	
René de Ceccatty	
J.- Pierre Chambon	
Didier Daeninckx	
Patrice Delbourg	
Jean-Pascal Dubost	
Antoine Emaz	
Thierry Fourneau	
François Garnier	
J.- Pierre Georges	
Laurent Girerd	
Eric Holder	
Michel Houellebecq	
J.- Marie Laclavetine	
Dominique Lemaire	
Georges Mérimon	
Vincent Ravalec	
Jean Ristat	
Lydie Salvayre	
Annie Saumont	

Des comédiens

Claude Antonini
Nathalie Bauchet
Yves-Jacques Bouin
Laurence Cazaux
D. Charpentier
Hervé Colin
Maïté Cotton
Barbarie Crespin
Rodolfo de Souza
Delphine Dufour
Philippe Faure
Florent Founès
François Frapier
Antoine Girard
Raül Indart-Rougier
Jacques Lambour
Susana Lastreto
Dominique Lemaire
Françoise Le Meur
Henri Mariel
Marilyn Marini
Didier Niverd
Pénélope Perdereau
Marc Roger
Jean Soumagnas
Claude Vercey
Jean-Marie Villégier
Denis Wetterwald

Des compagnies

Atelier 360°
Cie Le Champ de
l'Alouette
Cie Clin d'oeil
Collectif Impulsion
Frasil
Théâtre Goblune
Cie du Hasard
Jean-Louis Matinier
Jean-Luc Ponthieux
Cie Reflex-Son
Sub'Théâtre
Théâtre-de-la-
Découverte-La
Verrière
Théâtre de l'Entr'Acte
Théâtre pour de Vrai
Vincent Viala

Des éditeurs

Gérard Bobillier,
Editions Verdier
Thierry Bouchard,
Théodore Balmoral
H. Bouchardeau,
HB Editions
Louis Dubost,
Le Dé Bleu
Dominique Gaultier,
Le Dilettante
Alain-Claude Gicquel,
Contre-Vox
Thierry Guichard,
Le Matricule des
Anges
Viviane Hamy
Jean Le Mauve,
Editions de l'Arbre
Jean-François Manier,
Cheyne éditeur
Jean-Jacques Sergent

A lu

Louis Aragon
Jackie Berroyer
Ambrose Bierce
Pierre Bourdieu
Louis Calaferte
Chaval
Corneille
François de Cornière
Raymond Cousse
Gaston Couté
Chris Donner
Macedonio Fernandez
Gustave Flaubert
Christophe Galland
Pierre Gripari
Daniil Harms
Bohumil Hrabal
Frigyes Karinthy
Philippe Lacoche
Madame de Lafayette
La Fontaine
La Rochefoucauld
H.P. Lovecraft
Henri Michaux
Patrick Modiano
Marie-Aude Murail
Molière
Marc-Edouard Nabe
Dorothy Parker
Isabelle Pinçon
Jacques Prévert
Nathalie Quintane
Racine
Jacques Réda
Jules Renard

Jean-Michel Ribes
Rainer Maria Rilke
Madame de Scudery
Hermann Ungar
Gilles Vidal
Madame de Villedieu
Léon Werth



Y
O

Une petite ceuse
la saison est finie la saison prochaine
Tout le monde est dans son jardin
Est-ce que l'Orbe parle à Beolarricux ?
C'est jol' l'Orbe, m' dirait me c'écate
Mm, dit Charibal, il faut bien me demander
-- m'entend ! On lui en demand, justement
On tousse à pauch,
C'est tout de suite là, à mo diate

Le bon pudent le lectur, j'ai entendu des
oiseaux dans les arbres dehors
Ce bon pudent le lectur, j'ai entendu les
lecteurs se faire
leur si leur s'est étendu, approfondi
j'étais à Romorantin

... est on, Romorantin ?

Mais pour votre accueil
pour la lecture
pour les petits fours, le dîner, le
Touraine

Amin n'fou Sifant

M. mais 2000